

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Le dernier bal donné aux Tuileries était magnifique. Jamais on n'avait vu un assemblage plus complet de toilettes brillantes. Nous avons remarqué, en fait d'ornement de robe, une charmante innovation. Ce sont des bandes de velours bleu de ciel, ponceau, rose ou vert, que l'on pose en long sur des doubles jupes formant tunique. Entre chacune de ces bandes, qui doivent avoir la largeur de quatre doigts, il se trouve des crevés de tulle alternativement séparés par des volants de blonde. La tunique elle-même est en tulle, on la met sur une robe de satin

blanc. Le corsage se fait comme la jupe, avec des bandes de velours et des crevés. Les manches sont très bouffantes et traversées de velours ainsi que le reste. On ne saurait

rien voir qui soit d'un plus joli effet que les toilettes composées.

Les fleurs de la coiffure doivent être de la couleur que l'on a choisie pour les bandes de velours.

Les robes de tulle uni ont aussi une vogue extrême. On les bouillonne, en partie ou entièrement, ainsi que nous l'avons déjà dit, puis on y jette un semé de fleurettes. Dans le cas contraire, voici un nouvel arrangement qui est maintenant très en faveur.

Faites une jupe de tulle uni un peu apprêté. Mettez-y huit volants de tulle semblable à peine froncés. Au bord de ces volants vous ferez un bouillonné de tulle, puis au-dessus de chacun d'eux vous en poserez un autre plissé, qui sera bordé d'une petite blonde, surmontée de trois rangs de velours *Tom ponceau*, ou autre nuance qu'il vous aura plu de choisir. Lorsque tous les volants plissés seront cousus sur les autres, vous mettrez, pour complètement du dernier qui se trouve près de la taille, une ruche haute de 40 centimètres environ, ayant trois rangs de velours à chaque tête.

Au corsage, il y aura une draperie de tulle avec agrafes de fleurs assorties à la nuance du velours; une à chaque manche et un bouquet plus gros devant.

Les manches seront bouffantes, bordées d'une garniture plissée pareille aux volants. Le fond sera entièrement zébré en biais par des petits velours.

On demandera peut-être pourquoi on met de doubles volants à la jupe? C'est pour bien soutenir ceux qui doivent être plissés, et afin que cette dernière se tienne parfaitement ronde.

Sous cette robe, il faut un dessous de satin blanc.

A part ces modèles, on voit beaucoup de robes en crêpe et en tarlatane brodée. Ces dernières sont beaucoup plus ordinaires. Elles conviennent surtout pour jeunes personnes.

Quant aux robes d'étoffes de soie, la moire antique unie, couverte des riches dentelles de la maison *Violard*, compose des toilettes admirables.

Il y a aussi des moires antiques d'une magnificence inouïe, dont le fond est semé de bouquets colorés ou de guirlandes. Les nuances sont si fines, les fleurs si délicatement dessinées, que ces étoffes charment tout d'abord par leur extrême fraîcheur.

Je dois citer aussi les robes à volants *Pompadour* et celles en taffetas *bayadères*. Les volants de ces dernières sont rayés de blanc d'argent, et font un effet ravissant aux lumières.

Pour bal, les robes diaphanes ont plus d'élégance poé-

tique; aussi l'emportent-elles sur les étoffes épaisses, qui se choisissent de préférence pour grande soirée, ou bien pour les femmes qui ne dansent pas.

Pour toilette de dîner, on emploie beaucoup le velours noir. Les robes de satin redeviennent en faveur. On en fait pour bal en couleurs claires, et pour la ville en noir ou nuances foncées.

Nous devons applaudir à ce retour d'une mode jolie, confortable et même économique, car le satin est d'un excellent usage. Il supporte bien la teinture, le nettoyage; il est éternel. Pour la ville, ces robes se garnissent à *pointes* de velours, avec grelots de jais ou de passementerie. Cela est charmant.

Les robes se font à basques descendantes et à corsage rond, selon la volonté de chacun. Ce ne sont pas les derniers qui l'emportent, il faut le constater.

Voici encore une façon particulière.

La robe est verte à gros pois noirs. Le corsage et la jupe ne font qu'un, par conséquent il n'y a point de basques. La jupe forme de gros plis creux sur les hanches et derrière. Devant, les plis sont simples comme d'ordinaire. Au milieu de la taille derrière, il y a deux plis simples l'un sur l'autre de chaque côté.

Corsage plat avec berthe en velours noir, ondulée à larges dents, ronde derrière, descendant en châle devant.

Manches plates avec jockeis de velours noir.

Les mantelets de dentelle, noire ou blanche, se portent beaucoup en soirée et au théâtre. C'est encore ici le cas de citer la maison *Violard*, car où trouver plus de perfection dans le travail, de richesse dans les dessins? Ce sont de vrais chefs-d'œuvre d'art. Ses dentelles de Chantilly méritent surtout une mention particulière, car si elles ont l'extrême beauté, elles possèdent en outre la solidité. M. *Violard*, auquel cette amélioration a valu un brevet, est parvenu à les faire sans couture: ce qui rend les dessins et le réseau plus corrects, et n'expose pas à ce qu'il se fasse tout à coup une déchirure dans un volant ou un châle de grand prix.

En parlant de corbeille de mariage, je me suis souvenue des merveilles que j'ai vues ces jours-ci chez M. *Chapron*. Ce sont des mouchoirs destinés à une belle fiancée. Il y en avait pour le matin en négligé, pour la demi-toilette et la grande toilette. Les uns à vignettes, d'autres entourés de ravissantes broderies simples; puis, comme ils appartiennent à une noble dame, on en remarquait avec écussons et armoiries, travaillés avec un art exquis et splendidement entourés de dentelle.

Le mouchoir de poche est devenu un véritable objet de luxe, un cachet de distinction, qui décèle la femme riche, élégante ou de haut rang. Il faut qu'il soit approprié à la toilette, au genre de la personne qui le porte. Une femme bien vêtue, qui aurait à la main un mouchoir de toile, serait classée à Paris, malgré cela, au rang des plus vulgaires bourgeoises. Il y a dans la mise, en général, certains accessoires dont l'importance est très grande pour juger l'ensemble. Le mouchoir de poche compte parmi eux.

Parmi les charmants modèles de confections que renferme la maison *Lhopiteau*, le *manteau royal*, celui *princesse* et le *manteau Richelieu* sont au nombre des préférés. Le *manteau princesse* surtout, que recouvre presque totalement une riche guipure, est ce que l'on peut voir de plus somptueux.

À côté de cela, on remarque de ravissants objets de lingerie, en sous-manches, canezous, fichus de fantaisie et autres.

J'ai constaté le succès constant des fichus à *pans*, que l'on orne très coquettement d'une multitude de bouclettes en ruban ou en velours.

Il y a aussi de fort jolies pèlerines brodées, avec mélange d'entre-deux, qui sont en pointe derrière et devant. Autour du cou, on met un bouillonné encadré d'une petite valenciennes, ou cette dernière seule.

Les canezous blancs se font en organdi à pois ou en tulle moucheté. Les basques se composent de deux volants ayant doubles coulisses, dans lesquelles passe un ruban bleu ou rose n° 4. Aux manches, deux bouffants et deux volants encadrés de même. Autour du cou, bouillonné avec ruban passé à l'intérieur. Petit châle, formant bretelles devant et derrière, orné comme les basques. Après le bouillonné une ruche simple, de ruban n° 3, qui encadre le devant du canezou en passant tout autour, au-dessus du deuxième volant des basques.

Madame *Plé-Horain*, une de nos marchandes de modes les plus en renom, vient d'obtenir une faveur dont elle est digne sous tous les rapports. C'est un brevet envoyé dans les termes les plus flatteurs par son S. A. R. la duchesse régnante de Saxe-Meiningen, que madame *Plé-Horain* a l'honneur de fournir.

Cette marque de bienveillance ne pouvait être plus justement acquise, et nous y applaudissons sincèrement.

Les chapeaux ne changent point encore de forme, du moins ostensiblement, car, dans le mystère, on s'occupe déjà des modes du printemps, nous le savons. En attendant, voici la description de quelques charmants modèles que j'ai vus chez madame *Plé-Horain*.

Un chapeau de velours plain gros bleu. La forme est entièrement couverte d'un rond de dentelle noire, qui se rejette sur le bavolet en manière de voilette.

Une guirlande de plumes bleues traverse la passe. Au bord, dans l'intérieur, ni fleurs ni ruban: c'est un chapeau de négligé.

Un autre chapeau de velours épinglé rose: forme très fuyante, bavolet descendant sur le fond des traverses en satin, entourées de blonde et posées en long. Puis une espèce de chou en satin inexplicable. Ce n'est pas plissé ni froncé. On dirait qu'une main de fée a posé cela derrière ce chapeau, pour lui donner une physionomie particulière, un cachet à lui, charmant et indescriptible.

Dans l'intérieur, une natte de velours forme bandeau, des fleurs de pommier se mêlent au tour de blonde.

Ce chapeau, frais et coquet, respire la jeunesse et l'élégance.

Troisième modèle pour toilette du soir, en tulle bleu, tout couvert de bouclettes en ruban. Dans l'intérieur, roses moussues.

J'aurais dû vous dire d'avance que tout cela composait un envoi fait par madame *Plé-Horain*, pour un mariage. Voici le chapeau destiné aux visites de noce.

Il est en velours royal blanc et, chose inouïe, fait d'un seul morceau. La passe, le fond, le bavolet, tout cela tient ensemble. Je ne conçois pas comment ce modèle a pu se faire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est joli et gracieux au delà de toute expression. L'ornement se compose d'une monture de plumes blanches, dessous il y a aussi une plume et des fleurs tombantes.

Madame *Plé-Horain* ajoutait à son envoi plusieurs coiffures de soirée délicieuses, et même la robe de la mariée, qu'on l'avait priée de faire confectionner.

Cette robe est en satin à double jupe. Un effilé de soie, haut de 50 centimètres environ, bordé la tunique. Le corsage et les manches sont garnis d'effilés.

La sortie de bal est semblable à la robe, et ornée de même.

Les vêtements d'enfants du magasin *Saint-Augustin* ont chaque jour plus de renommée, et je les signale de nouveau aux jeunes mères, sans cesse empressées d'embellir leurs petits anges. Cette maison, que tout le monde connaît parce que l'on y trouve un grand choix de belles étoffes et de fraîches nouveautés, traite en grand aussi la partie qui concerne les enfants. Tous ses modèles lui appartiennent exclusivement, et ils ont une grâce et une distinction toutes particulières.

Si l'on veut des choses vraiment hors ligne, c'est au magasin *Saint-Augustin* qu'il faut les demander.

Pour les petits garçons, M. Desprey vous donnera de délicieuses coiffures. Sa maison a acquis depuis longtemps une grande réputation dans ce genre, ainsi que pour les chapeaux d'amazone.

Je ne dois point oublier de vous rappeler les corsets de

la maison *Hippolyte*. Ils jouissent d'une vogue bien méritée par la grâce avec laquelle ils habitent. Aussi toutes nos élégantes leur accordent, sur beaucoup d'autres, une préférence marquée.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 487.

TOILETTE DE BAL (jeune femme). — Coiffure : Cheveux en bandeaux relevés, descendant en chignon derrière très bas sur le cou.

Sous le bandeau, d'un seul côté, est piquée dans les cheveux une petite touffe de feuillages verts avec des mûres brunes.

Un léger cordon de feuillage et de mûres forme bandeau sur la tête et vient se rattacher derrière à deux touffes *cache-peignes* qui retombent très en arrière.

Robe en crêpe rose, garnie de tulle blanc et de branches de mûres avec feuillage.

Le corsage décolleté est garni devant d'une draperie en tulle rose, venant très étroite sur l'épaulette. Deux petits volants en tulle blanc plissé terminent le bas de la draperie.

Cette draperie et sa garniture de tulle se continuent dans le dos, où elles forment la pointe. Les tulles plissés ont chacun 4 centimètres.

La manche se compose d'une petite cloche en crêpe rose, garnie de trois rangs de tulle blanc plissé, hauts chacun de 15 millimètres. Cette cloche s'appuie sur une manche courte et bouffante en tulle blanc.

La robe est à triple jupe en crêpe rose ; celle du haut a cinq plis, la seconde en a six, et la troisième sept.

Au bas de chaque jupe et posés en ondulations assez grandes il y a sept rangs de garnitures composées de petits volants de tulle blanc plissé, couchés l'un sur l'autre ; chaque rang ayant 5 centimètres (mais à l'exception du premier, que l'on voit tout entier, on ne voit guère que 3 à 4 centimètres des autres).

Sur le corsage, au milieu de la draperie, est un beau bouquet de feuillages et de mûres, qui se prolonge en cordon sur la pointe et duquel s'échappent des branches légères qui s'étalent sur le

corsage ; celles du haut encadrant la draperie, celles du bas formant brandebourgs.

Sur la première jupe, deux branches partant de la hanche et grossissant du bas forment agrafe pour soulever légèrement la jupe.

Sur la deuxième, deux branches plus petites répètent cet ornement, mais du côté opposé.

TOILETTE DE BAL (jeune fille). — Coiffure en bandeaux plats sur le front, très bouffants du bas, allant rejoindre le nœud de cheveux qui retombe en chignon tout à fait derrière sur le cou.

Couronne de violettes de Parme sur la tête, avec nœud de ruban blanc à bouts flottants retombant derrière.

Robe en tulle blanc, ornée de rubans blancs (n° 1 et n° 9), avec bouquets de violettes de Parme au corsage.

Corsage à petite pointe devant (c'est-à-dire *creusé* de 6 centimètres). Sur le haut de ce corsage, il y a trois berthes en tulle : les deux du haut écartant devant ; celle du bas, formant la pointe assez longue devant, est retenue au corsage par un *point*.

Ces trois berthes ont un petit ourlet surmonté de plusieurs rangs de petit ruban blanc n° 1. Sur la pointe de celle du bas est le bouquet de violettes avec quelques bouts de ruban.

La manche se compose de deux bouillons en tulle.

La robe est à triple jupe en tulle ; chaque jupe a un ourlet de 8 centimètres, au-dessus duquel sont posés à plat trois rubans n° 9 également distancés.

Sur chacun de ces rubans se trouve du côté gauche seulement une agrafe en pareil, composée de deux boucles de chaque côté et de l'agrafe au milieu ; cet ornement forme une *pente* en arrière.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en satin. La passe est composée de deux bouillonnés de deux tons ; fond et bavolet pareils ; sur la passe une haute dentelle blanche, se continuant sur le bavolet ; une barbe de dentelle noire forme nœud sur la passe.

N° 2. Chapeau en velours, avec passe bouillonnée, recouverte d'une aigrette ; le fond est recouvert d'une blonde retenue au milieu par un gros bouton en velours ; bavolet avec bouillonné de velours, recouvert d'un bouillonné en tulle et garni d'une haute blonde.

N° 3. Bonnet du matin, avec quadrillé de valenciennes et d'entre-deux brodés, rubans de taffetas n° 16 et petits velours ; barbes en valenciennes.

N° 4. Bonnet du matin, composé d'entre-deux de valenciennes et d'entre-deux brodés, avec garniture brodée, rehaussée de valenciennes.

N° 5. Fichu *Marie-Antoinette*, demi-décolleté, composé

d'entre-deux et de bandes de dentelle noire, terminé vers le haut par une petite blonde blanche, bordée de noir.

N° 6. Fichu *Impératrice*, demi-décolleté, en application d'Angleterre, avec entre-deux et bandes ; petits bouillonnés en tulle, avec petits velours à l'intérieur.

N° 7. Col chinois, pour robe montante, composé de deux rangs d'application d'Angleterre et orné de petits rubans n° 2.

N° 8. Col en jaconas, avec broderie et piqure ; garniture brodée avec de la valenciennes.

N° 9. Col en jaconas, composé d'entre-deux avec garniture brodée, terminée par une petite valenciennes.

N° 10. Manche à bouillon, avec pattes entourées de velours noir.

N° 11. Manche assortie au col n° 7, composée de deux bouillonnés et de petits rubans n° 2 ; garniture d'application d'Angleterre, soutenue aussi par de petits rubans.



FÊTES ET SAINTS PATRONYMIQUES DU MOIS

LA CHANDELEUR (2 février).



Voici en quels termes l'Évangile de saint Luc rapporte l'événement que la fête de la Chandeleur a pour objet de célébrer :

« Et quand les jours de la purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, Marie et Joseph portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur et pour offrir l'oblation prescrite dans la loi, savoir : une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux.

» Or, il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon, et cet homme était juste et rempli de la crainte de Dieu; il attendait la consolation d'Israël, et le saint Esprit était en lui.

» Et il avait été averti divinement par le saint Esprit qu'il ne mourrait point avant qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur.

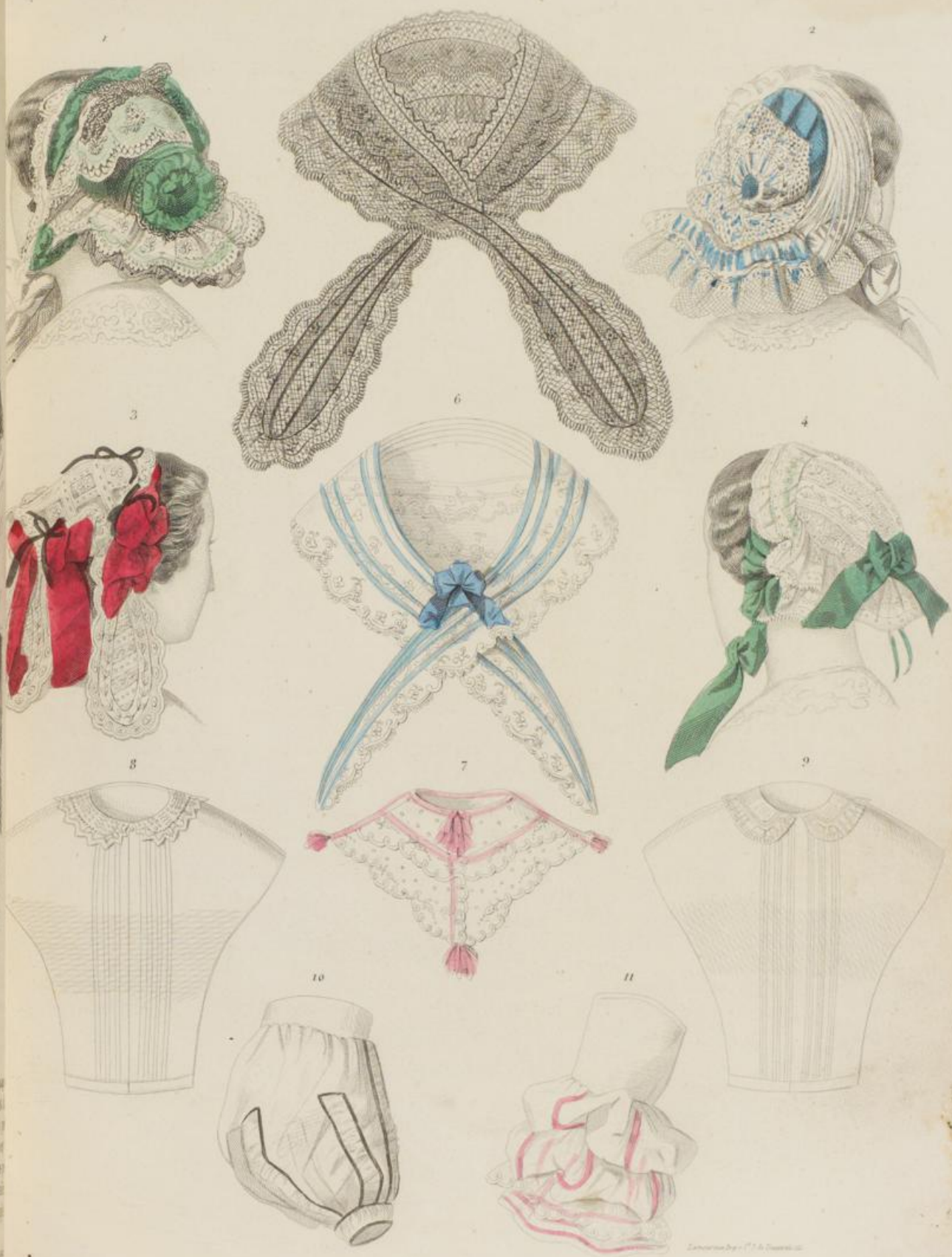
» Lui donc, étant poussé par l'Esprit, vint au temple; et, comme Marie et Joseph y entrèrent por-

tant l'enfant Jésus pour faire de lui selon l'usage de la loi, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu, et dit :

» Seigneur, maintenant tu laisses aller en paix ton serviteur, selon ta parole. Car mes yeux ont vu le Sauveur que tu envoies au monde et que tu as préparé devant la face de tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations et la gloire de ton peuple d'Israël. »

Et Joseph et Marie s'étonnaient des choses que Siméon disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie, mère de Jésus :

« Voici, cet enfant est venu pour être une occasion de chute ou de relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. Et ton âme à toi-même sera percée d'une épée, afin que les pensées qui sont dans les cœurs d'un grand nombre soient découvertes. »



LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonsine, Bonnets et Lingeries de M^{lle} Anna Leth.

...sus pour faire de lui son...
...entre ses bras, et b...
...maintenant tu l...
...ta parole. Car mes...
...envoies au monde et que...
...de tous les peuples, la...
...tions et la gloire de la...

...Marie s'étonnait des...
...lui. Et Siméon les...
...Jésus :
...enfant est venu pour...
...de relèvement d'un...
...être un signe auquel...
...ême sera percée d'une...
...ont dans les cœurs d'un...
...es.

« Il y avait aussi Anne la prophétesse, fille de Phanael de la tribu d'Aser, qui était déjà avancée en âge et qui avait vécu sept ans avec son mari. Veuve d'environ quatre-vingts ans, elle ne bougeait point du temple, servant Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour.

» Cette femme, étant survenue au même moment, louait aussi le Seigneur, et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient le salut d'Israël.

» Et quand Joseph et Marie eurent accompli tout ce qui est ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville. »

C'est en commémoration de cette présentation de Jésus dans le temple que fut instituée la fête que l'Église célèbre le 2 février, et qui est généralement connue sous le nom de *Purification*. On la désigne aussi par le nom de *Chandeleur*, pour un motif dont nous parlerons tout à l'heure. Elle est nommée par les Grecs *Hypante*, c'est-à-dire rencontre, parce que le vieillard Siméon et la prophétesse Anne rencontrèrent Jésus enfant dans le temple lorsqu'on le présentait au Seigneur.

La fête et la cérémonie de la Chandeleur remontent aux premiers siècles de l'Église; car on les trouve mentionnées dans les écrits d'un assez grand nombre de Pères.

Cependant, on n'est pas d'accord sur l'époque où la célébration en fut fixée au 2 février.

D'après plusieurs auteurs, et de ce nombre est le vénérable Bède, célèbre écrivain anglo-saxon du VII^e siècle, cette solennité ne fut instituée que par le pape Gélase, qui occupait la chaire pontificale en 472. D'autres en attribuent l'institution au pape Vigile en 536. D'autres encore prétendent qu'elle ne fut guère établie avant l'année 542, où l'empereur Justinien, inaugura la célébration de cette fête à l'occasion d'une épidémie qui ravagea la ville de Constantinople.

Quoi qu'il en soit, l'institution de la Chandeleur remonte à une haute antiquité.

Une fête païenne, très fameuse, était en usage à Rome dans le courant du mois de février: C'était celle des Lupercales ou des Loups. Elle avait lieu le 15, en l'honneur du dieu Pan, qui présidait aux forêts et aux troupeaux, et qu'on invoquait au commencement du printemps, fixé par l'ancien calendrier de Rome au neuvième jour de février. On la célébrait également à Athènes, où on l'accompagnait de promenades aux flambeaux. A Rome on la solennisait de la manière suivante: dans une grotte qui se trouvait sous le mont Palatin, et qu'on appelait Luperca, une corporation de prêtres nommés Luperques (mot dérivé du vocable latin *lupus*, loup, en souvenir de la louve qui, d'après les traditions romaines, avait allaité Romulus et Rémus) y faisait un sacrifice de chèvres. Après quoi, l'un d'entre eux faisait approcher deux jeunes gens des premières familles de Rome, leur touchait le front avec un couteau couvert encore du sang des victimes, et l'essuyait aussitôt avec de la laine imbibée de lait. Ensuite les Luperques, n'ayant pour tout vêtement qu'un tablier de cuir, parcouraient la ville en frappant tous les passants avec des lanières faites de la peau des bêtes immolées.

Cette solennité, peu décente et passablement burlesque, présente un rapport très direct avec notre

carnaval qui occupe toujours une partie importante du mois de février, et où nous voyons encore les arlequins armés d'une batte et frappant les passants de même que les Luperques distribuaient à leurs contemporains des coups de lanières.

A cette fête, qui malheureusement entraîne trop souvent des abus dont ne s'accroissent guère les règles de la décence et de la morale, succède toujours une solennité chrétienne qui tombe le plus souvent en février, et qui cette année a lieu précisément dans le même mois: c'est le mercredi des Cendres, qui ouvre le carême, institué en commémoration des quarante jours que Jésus-Christ passa au désert dans une complète abstinence.

L'usage de marquer de cendres le front des croyants existait déjà dans plusieurs religions de l'antiquité païenne. Ainsi, dans l'Inde, on pratiquait ce rite au bord du Gange, dans le courant du mois de mars, à la fête de Dherma, divinité symbolique de la justice et de l'éloquence. Ainsi encore, cette même pratique avait lieu à Rome aux fêtes appelées Fordicides ou Fordicales, qui se célébraient le 15 avril et où le front des assistants était marqué de la cendre des veaux que les sacrificateurs brûlaient en cette circonstance. Nous n'avons pas besoin de rappeler quel rapport intime il y avait chez les Israélites entre la cendre et la pénitence. C'est à ce peuple que le culte chrétien a emprunté ce symbolisme si parlant et si significatif. L'histoire de l'Église nous montre, dès les premiers siècles, l'usage où étaient les pénitents de se présenter, le premier jour du carême, à la porte des basiliques, vêtus d'un cilice et couverts de cendres. Mais le christianisme fit plus. Il prit cette cendre prophétique et en fit un signe qui, parlant à l'universalité des membres de la famille du Christ, devint pour les uns un avertissement salutaire, pour les autres une sainte consolation, pour tous une leçon, en leur faisant comprendre que tous les hommes sont pétris du même limon et que tous retourneront dans la poussière.

Mais revenons à la Chandeleur ou présentation dans le temple, objet plus spécial de notre article.

La planche qui représente cette scène, a été dessinée d'après un des tableaux les plus importants du peintre Philippe de Champagne. Cet artiste, né à Bruxelles le 26 mai 1602, mort à Paris le 12 août 1674, fut employé un des premiers, avec l'illustre Le Poussin, à la décoration du palais du Luxembourg que la reine Marie de Médicis venait de faire construire. Il fut pendant plusieurs années directeur de l'Académie de peinture de Paris, et contribua, avec Lebrun, à jeter les fondements de l'école française. Ami de Pascal, de Nicole, d'Arnauld, en un mot, de tous les savants qui ont laissé des souvenirs si illustres à Port-Royal, il puisa dans leurs doctes entretiens cette sévérité et cette grandeur de pensée et de forme par lesquelles se distinguent toutes ses productions. Vers la fin de sa vie, il renonça au monde et se retira dans la maison de Port-Royal, où il mourut. A Paris, où il passa la majeure partie de sa vie, se trouvent aussi ses ouvrages les plus remarquables. Le musée de cette capitale ne compte pas moins de quinze grandes compositions de Philippe de Champagne, au nombre desquelles il en est plusieurs qui lui ont mérité une place parmi les maîtres les plus célèbres du XVII^e siècle.

A. V. H.

LE CHARPENTIER DE SAARDAM.

NOUVELLE HISTORIQUE (1697).

(Fin. — Voyez page 136.)

— Un fait sur lequel je voudrais bien qu'il vous plût de vous expliquer, Monsieur Pierre, dit-il, nous a été rapporté par le maître constructeur Blondwyk qui est ici présent; c'est-à-dire que le nom de l'acquéreur de la frégate a été laissé en blanc dans le contrat de vente. Pourquoi cette précaution qui me semble passablement suspecte? Ensuite, maître Boerstok le meunier vient de m'apprendre qu'après avoir soigneusement examiné toutes les pièces de son moulin, vous en avez demandé le prix, et que plus tard vous en avez fait construire ailleurs un semblable.

En entendant formuler ce grief, Pierre se prit à rire de tout son cœur.

— Maître Blondwyk, fit-il en s'adressant à son patron, il me semble que tu as lieu d'être satisfait d'avoir reçu à peu près un demi-million en bonnes lettres de change pour un navire qui n'est pas encore gréé. Cela devrait te suffire, d'autant plus qu'avant le marché conclu et les billets comptés, tu ne t'enquériras pas de qui ils venaient. Pourtant, je te promets qu'avant le départ de la frégate, tu sauras le nom de l'acquéreur. Quant au maître meunier, c'est l'envie seule qui l'a porté à se faire mon accusateur. Si je n'avais trouvé un autre moulin qui fût mieux construit que le sien, c'est peut-être le sien que j'eusse acheté. Mais je ne sache pas qu'il soit défendu en Hollande de choisir librement les choses qu'on veut acquérir.

— Maintenant nous voici arrivés au point le plus important, reprit le bailli en mettant le doigt sur le 4^e de sa pancarte, et il me serait agréable que vous trouvassiez un moyen de vous justifier de ce que je vais vous demander. Pouvez-vous nier, monsieur Pierre, que vous ayez enrôlé, à Saardam et dans le voisinage, à force de brillantes promesses, une quantité d'ouvriers, charpentiers de navire, cordiers, voiliers, meuniers, marins, forgerons, serruriers, fondeurs et autres, pour les emmener en Russie?

— Certainement non, répartit Pierre; je ne nie cela en aucune façon. La Hollande se vante d'être un pays de liberté, où chaque citoyen, sans rien consulter que son intérêt, peut faire ce qui lui paraît le plus avantageux. Les ouvriers que j'ai engagés à partir pour la Russie, n'y ont été déterminés ni par contrainte ni par de trompeuses promesses, mais par leur propre volonté et par des avantages réels et bien constatés; car mon pays a besoin de semblables hommes, et il n'épargne rien pour se les procurer. Au fait, la Hollande interdit-elle l'émigration à ses ouvriers qui se rendent en France, en Angleterre et ailleurs?

— Mais, reprit le bailli en hochant la tête d'un air significatif, récapitulons un peu ce qui précède. Premièrement, vous recevez, le soir, des visites mystérieuses qui se cachent dans de larges manteaux. Secondement, vous répandez l'or à foison, comme si vous disposiez de tout l'Eldorado. Troisièmement, vous avez des agents qui achètent argent comptant des frégates d'un demi-million, et subsidiairement vous faites construire des moulins à vent qui coûtent six mille

florins. Et quatrièmement, vous embauchez toute une légion d'ouvriers pour la Russie. Que doit-on conclure de tout cela? Évidemment vous n'êtes pas un simple ouvrier charpentier. Vous ne pouvez être qu'un agent secret, qu'un espion, qu'un sujet dangereux, et c'est ce que nous avons pour mission d'éclaircir. Aussi nous vous sommons au nom de la loi de nous livrer l'entrée de votre maison, afin que nous y fassions une perquisition en règle, à moins que vous ne jugiez devoir nous épargner cette peine, en nous faisant des aveux complets sur vos titres et qualités.

— Écoute, mon cher bailli, répliqua Pierre que ce long interrogatoire commençait à impatienter, je ne compte plus rester ici que très peu de jours, c'est-à-dire jusqu'au moment où la frégate vendue par maître Blondwyk sera gréée. Cela étant fait, je me rendrai sur ce navire à Amsterdam pour l'armer en guerre. Si tu veux, avant ce moment, avoir des renseignements sur ma personne, tu n'as qu'à t'adresser à l'ambassadeur de Russie à la Haye, lequel te donnera tous les éclaircissements nécessaires. Mais quant à te permettre d'entrer chez moi et de fouiller mes papiers, je le refuse net. Et maintenant fais ce que tu voudras.

En disant ces mots, Pierre se disposa à refermer la porte de sa cabane. Mais au même instant il entendit le bailli adresser aux sergents de son escorte ces paroles menaçantes :

— Il ne nous reste plus qu'à recourir à la force. Allons! en avant!

A cet ordre, Pierre ressaisit sa cognée et il s'éleva une sourde rumeur parmi les témoins groupés derrière le bailli et les sergents. Car tous les ouvriers du chantier étaient accourus, curieux qu'ils étaient de savoir la cause de l'attroupement qui avait lieu devant la cabane de leur compagnon. Quand ils entendirent qu'il était question d'employer la force contre leur généreux camarade, ils manifestèrent hautement leur désapprobation, et un murmure presque menaçant parcourut leurs rangs. Cependant, malgré cette manifestation, le bailli eût passé outre et essayé de pénétrer de vive force dans la cabane, si l'arrivée inattendue de plusieurs nouveaux personnages ne l'avait tout à coup arrêté dans son projet d'attaque.

CHAPITRE XI.

LA JUSTIFICATION.

Willem Wydeman et sa sœur accoururent tout essoufflés, car ils venaient seulement d'apprendre ce qui se passait. S'étant résolument fait jour à travers la multitude et le groupe des sergents, ils se rangèrent auprès de Pierre pour le soutenir en cas de besoin. Willem surtout était dans une agitation extrême.

— Monsieur Pierre, s'écria-t-il, nous ne souffrons pas qu'il vous soit fait le moindre mal. Mon père et ma mère seront ici tout à l'heure pour nous donner du renfort.

Et quatrièmement, vous embauchez
ouvriers pour la Russie. Que faites-
vous de cela? Évidemment vous n'êtes pas
charpentier. Vous ne pouvez être
qu'un espien, qu'un espion, qu'un
nous avons pour mission d'éclaircir
vous au nom de la loi de votre
maison, afin que nous y fassions
règle, à moins que vous ne payiez
cette peine, en nous faisant
vos titres et qualités.
oute, mon cher bailli, répondez-moi
interrogatoire commençait à m'ennuyer
plus rester ici que très peu de jours
à un moment où la frégate anglaise
sera gréée. Cela était fait, et je
vivre à Amsterdam pour l'instant
et, avant ce moment, avoir des
personne, tu n'as qu'à l'adresser
Russie à la Haye, lequel le
ments nécessaires. Mais quant à
cher moi et de fouiller mes papiers
Et maintenant tais-toi ce que tu
ces mots, Pierre se dirigea
sa cabane. Mais au même instant
adresser aux sergents de son
enchantées:
nous reste plus qu'à retourner
avant!
ordre, Pierre ressentit sa colère
e rumeur parmi les témoins pour
les sergents. Car tous les sergents
et accourus, curieux qu'ils étaient
l'attroupement qui avait lieu
leur compagnon. Quand le sergent
on d'employer la force contre
ils manifestèrent hautement leur
un murmure presque menaçant.
Cependant, malgré cette scène
il passa outre et essaya de se
dans la cabane, si l'un des
ouveaux personnages ne l'arrêtait
son projet d'attaque.

CHAPITRE XI.
LA JUSTIFICATION.

Vydeman et sa sœur accoururent
ils venaient seulement d'apprendre
s'étant résolu à partir pour la
le groupe des sergents, de son
Pierre pour le soutenir en ce
out était dans une agitation
pour Pierre, s'écria-t-il, mais
vous soit fait le moindre mal
seront ici tout à l'heure pour



No. 100

Illustration par M. J. de la Roche

Julius Davin

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la Maison R. Ghopiteau (Robes de Pauline Conter) Costumes
d'Enfants des Magasins de St. Augustin, Chapeaux d'Alexandrine, Fleurs de M^{me}
de Laire, Dentelles de G. Violard, Rubans et Papeteries d'Audoyer (à la Ville de Lyon)
Corsets de M^{me} Hippolyte fournisseur de S. M^{te} l'Impératrice, Mouchoirs de la M^{me} Chapron
Envoyé de la Maison de Commission Lafalle & Co

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 15, Abchurch Lane, NEW-YORK Putnam & Co. General Agents.
MADRID P. J. de la Peña

Ce que l'enfant venait de dire se réalisa en effet. Car Wydeman, appuyé sur le bras de sa femme et à demi vêtu, comme il l'était à la première nouvelle de l'événement, arrivait aussi vite que sa faiblesse lui permettait de marcher. Avant de quitter sa maison, il avait pris la première arme qui lui fût tombée sous la main, et il portait un lourd marteau. Bientôt les deux époux formèrent une deuxième ligne de défense devant Pierre, qui paraissait s'amuser plutôt que s'inquiéter de la scène dont le seuil de sa cabane était témoin.

— Mes camarades, vous le savez, Pierre m'a sauvé la vie; il m'a rendu à la santé, au travail et à ma famille, exclama Wydeman en s'adressant aux charpentiers ses compagnons et en levant des deux mains son marteau comme pour s'approprier au combat.

— Vous savez aussi qu'il a abandonné, chaque semaine, son salaire à mes enfants et à moi, ajouta la femme.

— Et à moi il a arraché une dent qui me faisait souffrir cruellement, dit à son tour la petite Anna.

— Il m'a aidé un jour à porter un sac de farine, et m'a rendu un grand nombre d'autres services, s'écria Willem en se mettant bravement en défense.

En ce moment ce fut parmi la multitude à qui exalterait le plus chaleureusement la bonté et la générosité de Pierre.

— A moi il a tiré de l'œil une écharde qui y était entrée, disait l'un.

— Il a vêtu à neuf mes six enfants aux Pâques dernières, continuait un autre.

— Il a payé les frais des funérailles de ma pauvre mère qui mourut il y a six semaines, ajoutait un troisième.

Chacun des assistants eut son mot à dire pour faire l'éloge du jeune charpentier, et le flot des mécontents grossissait à vue d'œil autour du bailli qui commençait à perdre sa contenance, mais que le sentiment de son devoir et la conscience de sa dignité faisaient cependant rester à son poste. Il fallut une dernière parole pour amener le dénouement de cette scène. Cette parole, Wydeman la formula en une question précise.

— Mes amis, s'écria-t-il en s'adressant à ses compagnons de travail, vous vous rappelez les brocs de schiedaïn et d'hydromel, vous vous souvenez des nombreux et joyeux régals que nous devons à sa générosité. Ne serait-ce pas une lâcheté d'abandonner en ce moment notre brave camarade?

— Oui, ce serait une lâcheté!

Ce cri s'échappa à la fois de toutes les bouches, et une centaine de poings se dressèrent au-dessus de la foule, dont le flot commença à rouler du côté du bailli et de ses compagnons. Le représentant de l'autorité allait être bousculé avec ses gens, lorsque, faisant tout à coup face à la multitude :

— Mes amis, s'écria-t-il, il me semble que voilà une émeute, un soulèvement, une rébellion. Prenez-y garde; car il faut que force reste à la loi. Aussi je le déclare ici à haute et intelligible voix, le chantier de maître Blondwyk est mis en état de siège, et je proclame la loi martiale. Quant à moi et à mes gens, si nous nous retirons de céans, ce n'est que pour revenir tantôt à la tête d'un bataillon de milice qui saura bien mettre les émeutiers à la raison et réduire le Moscovite à merci.

Pendant que le bailli et ses hommes se disposaient à quitter le chantier, Pierre, touché jusqu'aux larmes, dit à ses camarades qui s'étaient pressés à l'envi autour de lui pour le défendre :

— Merci, mes chers amis, merci du secours que vous m'avez si généreusement offert, mais dont je n'avais pas besoin. Soyez-en certains, le léger malentendu qui a donné lieu à la scène dont vous venez d'être témoins, s'expliquera bientôt, et vous comprendrez, en même temps, que je n'ai aucunement l'intention de résister à l'autorité légitime ni de vous amener contre elle.

Puis, rappelant le bailli qui avait déjà commencé à battre en retraite.

— Monsieur le grand bailli de Hollande, lui dit-il, je suis prêt à vous révéler mon petit secret, si vous voulez bien vous approcher de moi le chapeau à la main.

— Ha! ha! s'écria d'un air triomphant l'homme de la loi, monsieur le Moscovite, nous commençons à nous humaniser; nous avons peur, sans doute, à moins que vous n'ayez l'intention de m'attirer par de faux semblants dans votre cabane et de me tordre le cou. Vous vous trompez, mon cher barbare, si vous croyez que j'irai me mettre ainsi à votre discrétion. Attendez-moi quelques moments, s'il vous plaît, et laissez-moi le temps de réunir mon bataillon de milice pour vous dire mon dernier mot.

— Il ne manquait plus que cela, dit Pierre en riant à cœur joie.

Au moment où la foule des curieux s'ouvrait d'elle-même pour livrer passage au bailli et à ses gens, on aperçut tout à coup une longue file de riches carrosses qui entraient dans le chantier. A cette apparition inaccoutumée, tous les yeux se dirigèrent de ce côté. Chacun était dans l'attente de ce qui allait advenir. Le bailli lui-même s'arrêta, frappé de stupéfaction et ne sachant comment s'expliquer le motif qui amenait à Saardam tous ces brillants équipages. Il cherchait encore le mot de cette étrange énigme quand la file s'arrêta et que chaque carrosse à son tour déposa à terre les personnages qu'il contenait. Ce fut un véritable coup de théâtre.

— Voici nos hauts et puissants seigneurs les États généraux! s'écrièrent toutes les bouches.

Et au même instant toutes les têtes se découvrirent respectueusement. Car un long cortège d'hommes, vêtus d'habits de gala et conduits par quatre personnages dont les uniformes étincelaient de broderies d'or et dont les poitrines étaient ornées de plaques garnies de diamants, se dirigea à pas graves et mesurés vers la cabane de Pierre, qui, les bras croisés, se tenait calme et tranquille sur le seuil de sa porte.

— Sur mon âme, j'ai cru un instant que j'avais la berlue, grommela le bailli à l'oreille de son clerc en regardant avec de grands yeux ce cortège solennel. Mais il n'y a plus de doute possible; voilà bien nos seigneurs les États généraux...

— En chair et en os, ajouta le clerc qui ne pouvait revenir de sa surprise.

— Mais ce n'est pas tout encore, voilà qu'à leur tête s'avancent les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Russie, et un quatrième que j'en connais pas.

— Le quatrième, c'est-à-dire celui qui tient la tête du cortège? Mais c'est un prince russe qui est récemment arrivé à Amsterdam, répliqua le clerc.

— Tu veux dire un prince moscovite...

— N'est-ce donc pas la même chose ?

— Pas tout à fait, répartit le bailli. Mais n'importe. Vois donc comme ils défilent majestueusement. On dirait qu'ils vont au-devant d'un roi ou d'un empereur. Cependant ne remarques-tu pas une chose ?

— Quoi donc, messire ?

— C'est qu'aucun d'eux n'a l'air de me reconnaître, ni ne tourne les yeux de mon côté.

— N'est-ce pas tout simple ? Car tous ont les yeux fixés sur notre Moscovite du chantier.

En effet, tous les regards étaient dirigés du côté de Pierre. Longtemps avant que le cortège fût parvenu au seuil de la cabane, tous ceux dont il était composé avaient ôté leurs chapeaux. Les quatre personnages qui les conduisaient s'approchèrent en faisant de profondes révérences à l'humble charpentier, à qui l'ambassadeur russe s'adressa en ces termes :

— Mon très gracieux seigneur et czar, la présence et la qualité de votre majesté n'ont pas pu être tenues cachées plus longtemps. Leurs excellences les ambassadeurs de France et d'Angleterre, ainsi que les hauts et puissants seigneurs États généraux de Hollande, brûlent du désir de présenter à votre majesté leurs respectueux hommages. Qu'elle daigne me permettre de...

— Allons, Besuscheff, répondit Pierre avec une sorte de mauvaise humeur, as-tu donc oublié ta patrie assez pour ne plus savoir comment tu dois parler à ton czar ?

— Eh bien, mon gracieux czar, reprit l'ambassadeur, je me rends à ta volonté. Mais permets à ces messieurs de t'adresser eux-mêmes la parole.

En ce moment les deux ambassadeurs étrangers et l'orateur des États généraux avancèrent de quelques pas, et chacun d'eux prononça une harangue dans laquelle il fit ressortir en termes pompeux l'humilité dont Pierre avait donné un si éclatant exemple en descendant lui-même au rôle de simple charpentier.

— Il est à regretter, lui répondit le czar, que les actions des princes, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, ne puissent longtemps rester cachées. Cependant peut-être Dieu veut qu'il en soit ainsi pour les engager à en faire seulement dont ils aient à s'applaudir. Je me dois à moi-même et je vous dois à vous, messieurs, d'expliquer devant le monde le rôle que j'ai rempli ici. Croyez bien que ce n'est pas une simple fantaisie qui m'a fait agir de la sorte, ni un caprice, ni le désir d'une vaine gloire. Cependant je n'ai pas oublié pour cela le devoir sacré que j'ai à remplir comme souverain d'un grand empire ; du fond de cette cabane je n'ai pas cessé de gouverner mon peuple, et de me préoccuper de son bien-être et de sa prospérité. De là ces nombreuses visites d'étrangers que je recevais ici et à cause desquelles je suis devenu suspect au grand bailli. Mes Russes sont un peu rudes de leur nature, mais dociles, laborieux et bienveillants. Ce sont, en grande partie, des serfs qui croupissent dans l'ignorance et dans la superstition, ou des nobles qui, fiers de leur naissance, s'imaginent que les hommes de glèbe ne sont au monde que pour les servir. La classe moyenne, celle qui exerce les arts et les sciences et qui répand la lumière et la moralité dans la région sociale du haut et dans celle d'en bas, fait presque entièrement défaut dans mon empire. Aussi, pour montrer aux seigneurs russes, par mon

propre exemple, que le travail n'est jamais déshonorant et que l'intelligence relève même les classes supérieures, j'ai voulu descendre au rôle de simple charpentier. Par là, j'ai appris à mieux connaître le sort des pauvres et des petits, à m'initier à leurs souffrances et à leurs besoins, en même temps qu'à réfléchir aux remèdes propres à améliorer leur sort. La Russie est riche en produits de toute nature ; mais elle ne peut tirer aucun parti de ses richesses, parce que le grand moyen d'échange, le commerce, lui manque. Or, je veux jeter dans mes États les premières bases du commerce, en créant une marine, et c'est précisément pour ce motif que j'ai choisi la profession à l'apprentissage de laquelle je consacre, depuis plusieurs mois, mon temps et mes forces. Pour doter mon empire de ce qui lui fait surtout défaut, c'est-à-dire de bons ouvriers, j'en ai engagé ici un nombre assez considérable. Il est de toute justice que ces braves gens, dont l'expérience et les connaissances enrichiront mon pays, en reçoivent aussi une récompense qui soit digne de lui et d'eux-mêmes. C'est pourquoi je n'ai pas cherché à les entraîner par de fallacieuses promesses, comme vous le croyiez tout à l'heure, monsieur le bailli ; je vous promets, au contraire, qu'aucun d'eux ne se repentira d'avoir accepté mes offres.

En disant ces mots Pierre avait arrêté ses regards sur le grand bailli, qui crut sentir la terre s'enfoncer sous ses pieds en s'entendant interpellé de la sorte.

— J'ajouterai encore, monsieur le bailli, reprit le czar, que vous devez comprendre maintenant pourquoi je n'ai pu vous permettre de faire des perquisitions dans mes papiers ; car vous n'avez pas à vous ingérer dans les secrets d'État de la Russie.

Le représentant de la police judiciaire et son clerc n'y tenaient plus. Ils eussent voulu être à mille lieues du chantier de Blondwyk. Ils étaient atterrés et suppliaient, avec force révérences, le czar de leur pardonner la scène à laquelle ils avaient donné lieu quelques minutes auparavant.

— Rassurez-vous, monsieur le grand bailli et monsieur le clerc, leur répondit Pierre avec bonté. Vous n'avez fait que votre devoir, et je n'ai pas le droit de m'en fâcher. Aussi bien ne croyez pas qu'en mettant la main à ma cognée pour vous engager à sortir de chez moi, j'aie eu la moindre intention de faire usage de mon arme.

Puis s'adressant de rechef aux ambassadeurs et aux États généraux :

— Vous, messieurs, vous avez bien voulu faire au souverain d'un des plus grands pays de l'Europe un mérite d'être descendu à l'humble rôle de charpentier, d'avoir eu pour palais cette cabane et d'avoir été à la fois son valet de chambre et son cuisinier. Mais permettez-moi de vous dire que je n'ai été qu'un indigne imitateur de celui qui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, a daigné se faire homme pour le salut du monde, et qui, homme, ne possédait pas même de quoi y reposer sa tête.

En ce moment ses yeux tombèrent sur maître Blondwyk qui semblait en proie à un rêve et qui, écoutant de toutes ses oreilles, tenait ses prunelles fixées avec stupéfaction sur celui qu'il avait si longtemps regardé comme son inférieur.

— Un mot encore, reprit le czar, mais un mot à vous, monsieur Blondwyk ; car je ne veux pas que votre

curiosité se tourmente plus longtemps de savoir pourquoi le nom de l'acquéreur de votre frégate a été laissé en blanc dans le contrat de vente. Ce navire portera désormais le nom de celui qui l'a acheté; il s'appellera Pierre Alexéiwitch, czar de Russie, et il servira de modèle à la flotte que je veux construire. Soyez bien assuré que je n'oublierai jamais les heureux jours que j'ai passés dans votre chantier et dans la cabane que j'y ai occupée.

Pierre allait achever, lorsqu'il aperçut tout à coup à sa droite Wydeman, qui, tout anéanti, pâle comme un mort et tremblant de tous ses membres, s'était laissé tomber à genoux avec sa femme et ses enfants. Quand le charpentier sentit s'arrêter sur lui le regard du monarque, il tendit son bras droit vers son ancien compagnon et s'écria d'une voix désespérée :

— Puissant seigneur et czar, faites couper cette main, cette main qui...

— Qui m'a cédé l'honneur de frapper les trois coups solennels lors de la pose de la quille et qui m'a appris tous les secrets du métier auquel j'ai voulu m'initier, interrompit le prince sans laisser au charpentier le temps d'achever sa phrase. Mon ami, te faire couper cette main là, ce serait la plus noire ingratitude. Mais relevez-vous, toi et les tiens. Je n'aime pas à voir ainsi l'homme à genoux devant l'homme. C'est là un honneur qu'on ne doit rendre qu'à Dieu seul. Wydeman, comme dès ce jour j'aurai cessé de faire partie du chantier dont tu es le doyen, je te laisse tout ce qu'il y a dans ma cabane, excepté mes papiers et quelques petits souvenirs. Tu y trouveras, je l'espère, de quoi l'acheter une petite maison et te faire un denier de réserve. Cependant, mon ami, comment sommes-nous disposés ? Dans ce jour, où je ne désire voir autour de moi que des visages contents, ne cesseras-tu point de porter rancune à ton fils Jacques ? Je sais bien que tu as promis de tenir ta parole quand même les hauts et puissants seigneurs des États généraux te demanderaient de la rompre. Persisteras-tu dans ta résolution, si le czar de Russie te prie de recevoir ton fils en amitié ?

— O mon gracieux seigneur et czar, balbutia le charpentier, ordonnez de moi selon votre volonté, et je ferai tout.

— Wydeman ! Wydeman ! dit alors le prince en levant le doigt, tu as oublié qu'il faut plutôt obéir à Dieu qu'à un homme, quand même cet homme serait un empereur. Depuis longtemps tu aurais dû suivre le commandement de Dieu. Cependant mieux vaut tard

que jamais. Tiens, si je ne me trompe, j'aperçois là-bas ton Jacques dans la foule des curieux. Allons, mon garçon, approche, approche sans crainte; tu as retrouvé ton père, et ton père a retrouvé son fils. Voilà qui est bien ! Embrassez-vous du fond du cœur, et soyez unis comme auparavant. Wydeman, ce garçon là me plaît. Si toi ni ta femme ne vous y opposez, je l'emène avec moi en Russie. Il promet de devenir un excellent marin, et de semblables gens me sont particulièrement nécessaires et bienvenus. Il fera son premier et grand voyage d'épreuve, en qualité de pilote en second, sur mon Pierre Alexéiwitch. Si plus tard l'un ou l'autre des membres de ta famille est disposé à venir s'établir en Russie, il trouvera toujours en moi un ami et un soutien.

Promenant ensuite ses regards sur le groupe tout entier qui encombrait les abords de sa petite maison, ambassadeurs, États généraux et ouvriers :

— Vous, mes vieux camarades, leur dit-il, dont j'ai si longtemps partagé les travaux et qui tantôt avez pris si chaudement ma défense; vous, hauts et puissants seigneurs des États généraux; vous, messieurs les ambassadeurs d'Angleterre et de France; toi aussi là-bas, maître Boerstok, — vous voudrez bien, j'espère, me faire l'honneur d'être mes hôtes aujourd'hui. Toi, prince Romanodowski, tu tâcheras de faire en sorte que mes convives soient convenablement traités. Et maintenant allons, au choc des verres, porter un toast unanime à la prospérité de la Hollande et de ses dignes habitants !

Ici se tut le monarque, l'un des plus illustres qui aient figuré dans l'histoire moderne.

Au même instant les États généraux se mirent à agiter leurs chapeaux en signe d'allégresse. Le bailli et son clerc faillirent en faire de même de leurs énormes perruques. Les charpentiers levèrent en l'air leurs bonnets, et tous s'écrièrent avec un enthousiasme impossible à décrire :

— Honneur et gloire et longue vie au czar Pierre Alexéiwitch !

Tout le village de Saardam répéta ce cri, et la mer sembla murmurer avec ses flots :

— Honneur et gloire !

On eût dit que les moulins à vent eux-mêmes prisent part à la joie universelle en faisant tourner plus rapidement leurs ailes de toile grise et rouge.

Imité de l'allemand de GUSTAVE NIERTZ.

LES AVENTURES D'UN PANIER DE PÊCHES.

I.

Il y a une vingtaine d'années, lorsque Paris n'était pas encore entouré d'une double ceinture de chemins de fer, les primeurs y étaient naturellement beaucoup moins abondantes qu'elles ne le sont au temps où nous sommes. À l'époque dont nous parlons, les fruits rares, mûris avant la saison, provenaient parfois de quelques serres des environs; mais le plus souvent on les tirait des doux pays que dore le soleil d'Italie, d'Espagne ou d'Afrique. C'est ainsi que les heureux du jour arrivaient à avoir, deux mois avant tous les

autres, les petits pois, les pêches, les melons et le raisin noir. Tout cela se payait au poids de l'or; il aurait fallu déboursier des diamants ou des pierres précieuses qu'il s'en serait trouvé pour cet usage.

Les chemins de fer ont changé cette mode. Grâce à la vapeur, les paniers de légumes précieux et les corbeilles de fruits rares arrivent pour tout le monde à la même date, par anticipation. Il en résulte qu'on ne sait plus se ruiner aujourd'hui pour ces appendices de la gastronomie.

Sous l'ancien régime, c'est-à-dire il y a vingt ans, en 1836, sur la fin du mois de juillet, un élégant

entre deux âges, ce qu'on appelait alors un lion sur le retour, M. Du Roseray, fumait ses cigares, après déjeuner, un matin, sur le boulevard des Italiens. Chacun se rappelle que cette zone de la grande ville était déjà considérée comme la capitale de la capitale. Après avoir fait deux ou trois mille pas, tant à droite qu'à gauche, en lorgnant les passants et en se faisant lorgner par eux, il commençait à trouver cet exercice un peu monotone. Mais comment s'y prendre pour tuer le temps ? Paris renferme dans ses murs à peu près quinze cents lazzaroni de bon ton, hommes riches et bien élevés, qui disposent de mille ressources, mais qui ne savent jamais que faire de leur corps ni de leur pensée. Du Roseray se dit à la fin :

— J'ai assez regardé les femmes qui passent, les hommes qui courent et les voitures qui ont l'air de faire l'une et l'autre chose. Étudions les magasins, les boutiques et le bas des maisons : il y a là vingt drames toujours attachants et toujours nouveaux.

En parlant ainsi, le fumeur de cigares prolongeait insensiblement sa promenade jusqu'à la devanture d'un marchand de comestibles en vogue. Une fois là, il essayait son lorgnon du bout de son foulard et s'arrêtait. Que de choses à voir dans un tel endroit ! On ne sait pas assez que l'élite de la société parisienne va et vient sans cesse chez ces sortes de marchands.

C'est que, malgré les beaux airs de Spartiates dont il nous plaît de nous parer de temps en temps, nous sommes, au fond, les fils aînés et les héritiers directs de ces Sybarites dont toute la science se bornait à l'art de bien vivre. Voilà pourquoi Du Roseray, placé sournoisement en embuscade, un œil à demi fermé et l'autre en éveil, avait pu voir entrer et sortir trente personnages connus, la fleur des diplomates, la fine poussière de la finance, des artistes, des spéculateurs, des députés et des pairs de France ; bref, les premières fourchettes du temps.

— Parbleu ! se disait l'observateur, Rabelais a eu mille fois raison d'écrire ce mot : « Paris est proprement la capitale des goinfres. » Cela était vrai au seizième siècle, sans doute ; mais c'est bien plus incontestable encore au dix-neuvième.

Au moment même où il achevait cette réflexion, de doux et de tièdes aromes, moitié gibier, moitié fruits, partant tout à coup du magasin, montaient comme une bouffée d'encens à ses narines. Du Roseray était sous l'empire de ce charme irrésistible des senteurs culinaires dont a parlé Grimod de la Reynière.

— Voyons donc un peu ce qu'il y a là-dedans, se dit-il ; et, en même temps, il entra.

Pour dire ce que son regard embrassait dans ce bazar de la bouche, il faudrait avoir la puissance d'analyse que Balzac a déployée dans le premier chapitre de la *Peau de chagrin*. Tous les règnes de la nature y étaient rangés, non symétriquement, mais pêle-mêle, au milieu de fleurs arborescentes ou d'herbages aromatiques.

— Me voilà pris au trébuchet ! se dit Du Roseray.

Du moment qu'il était entré, il ne pouvait guère se dispenser d'acheter ; c'est dans l'ordre. Mais quelle chose acheter ? Menant la vie facile et libre de la plupart des célibataires, il n'avait pas ce qu'on appelle une maison montée ; Du Roseray prenait ses repas tantôt à tel café, tantôt à tel restaurant de premier ordre, suivant son caprice.

— J'en serai quitte pour renvoyer ma provende chez un ami, reprit-il.

A peine entré, il hésitait. Il y avait un magnifique brochet échoué sur un banc de glace comme une baleine sur les mers polaires ; mais quoi ! un poisson, c'est bien vulgaire. On lui montrait des chapelets de coqs de bruyère : cette espèce ne vaut rien pendant les grandes chaleurs. Il se remit à lorgner, et, tout à coup :

— Un panier de pêches ! s'écria-t-il, des primeurs ! cela est de nature à être offert galamment à tout le monde.

C'étaient, en effet, treize magnifiques pêches de Malte, recouvertes d'une peau dorée, légèrement rougissante ; il n'y avait pas vingt minutes qu'elles étaient arrivées par les messageries de Marseille.

— Combien ce panier de pêches ? demanda le désœuvré sans ôter son cigare de sa bouche.

— Ce sont les seules de ce genre qu'il y ait à cette heure à Paris, répondit le marchand.

— Combien les vendez-vous ?

— Trois cents francs.

Du Roseray jeta quinze louis sur le comptoir.

— Où faut-il envoyer le panier ? demanda le marchand.

— Au fait, je n'y ai pas encore pensé, reprit le lion en se parlant à lui-même. Et après avoir fait un léger effort : — Me voilà bien en peine, vraiment ! il faut mettre les pêches dans une jolie corbeille en bois des îles, renouveler les feuilles de vigne qui les séparent, et envoyer le tout à mademoiselle Mariette, de l'Opéra. Voici ma carte, qu'on placera dans le fond du panier.

— Cela suffit, monsieur.

Au bout de quelques instants, on sonnait chez celle qu'il avait désignée sous ce nom : Mademoiselle Mariette, de l'Opéra.

Cette Mariette, dont nous vous demandons à ne pas écrire le nom véritable par respect pour les convenances, était en 1836 une des jeunes danseuses qui imitaient de loin Taglioni et Fanny Ellsler. On l'applaudissait moins au théâtre que ces deux brillantes artistes, mais on la fêtait bien plus à la ville. Cette circonstance tenait à ce qu'elle était fort jeune, fort jolie et fort blonde. Dès cette époque, on entendait de châles, de calèches, de porcelaine et de meubles déjà ce cri plaintif : « Les blondes s'en vont ! »

Mademoiselle Mariette recevait donc beaucoup d'hommages de la part de ceux qui tenaient à avoir sous les yeux une image ressemblant le plus possible à la blanche et blonde Cypris des Grecs. Quant à la manière dont elle accueillait la prose, les vers, les bouquets et toutes les autres formes que prend le serpent de la séduction pour s'introduire chez une jolie femme, nous n'avons rien à en dire. Il nous suffira de noter que Du Roseray était du nombre des admirateurs de la petite danseuse.

Mademoiselle Mariette était justement dans son cabinet en train d'étudier un pas nouveau.

— Madame, vint lui dire Brigitte, sa camériste, variété de chat botté à ses ordres, voici un panier de pêches que monsieur Du Roseray vous envoie.

Un panier de pêches de Malte, des pêches au mois de juillet, quand il n'y en avait probablement pas chez le baron de Rothschild, et assurément point chez le

roi, c'était une de ces attentions délicates auxquelles une femme est toujours sensible, cette femme fût-elle une danseuse d'Opéra.

— Ce Du Roseray est le plus charmant des hommes ; il mériterait d'avoir toujours vingt ans, répondit la sylphide, après avoir jeté un premier coup d'œil sur la corbeille.

Cependant, ce premier mouvement de satisfaction passé, la belle enfant laissa tomber sa jolie tête sur l'une de ses mains et réfléchit.

Il faut bien se résoudre à en faire la remarque : ces déités de théâtre, souvent plus choyées que des reines, toujours obéies, toujours comblées, doivent descendre assez fréquemment dans les réalités de la vie positive. Si elles trouvent à chaque instant une pluie d'or tombant à leurs pieds comme Danaé, elles dépenseraient pourtant plus de ce fauve métal que certain roi aux oreilles d'âne n'en aurait fabriqué en un jour, et ce n'est pas peu dire.

Mademoiselle Mariette était de celles qui, ayant trois fois le superflu, s'arrangent à plaisir pour n'avoir jamais le nécessaire. Tout le long de l'année, on couvoyait dans son antichambre une interminable kyrielle de dettes criardes. Quand, par extraordinaire, les dettes étaient éteintes, on voyait poindre les désirs, les caprices de coquetterie, les aspirations de robes neuves, fantaisies ruineuses, combat perpétuel du luxe et de la misère mariés ensemble.

Ce matin-là, Mariette avait rêvé tout éveillée d'un petit bracelet en or qu'elle avait vu au bras d'une camarade dans les coulisses : c'était un gracieux bijou figurant un lézard qui se mord la queue.

— J'en aurai un semblable ou j'en mourrai, pensait-elle.

Aussi, tout en retournant entre ses mains le panier de pêches, ne pouvait-elle se défendre de revenir à la persistante chimère du bracelet.

— Certainement c'est très joli de la part de Du Roseray, cela : je ne dis pas non ; mais des pêches, ça coûte son pesant d'or, et c'est si vite mangé ! Comment n'a-t-il pas de préférence songé au petit bracelet ? Mais les hommes d'à-présent ne s'avisent de rien !

Dès ce moment une pensée bizarre et d'une logique séduisante s'emparait de son esprit : — vendre le panier de primeurs et, avec l'argent qui en reviendrait, acheter le lézard d'or tant désiré. — Qu'on ne crie pas à l'in vraisemblance : il se passe tous les jours, dans un certain Paris interlope, des incidents plus étranges que celui-là.

Mariette ayant sonné, Brigitte, la camériste, montra sans tarder son museau pointu et plein d'astuce.

— Brigitte, écoute, lui dit sa maîtresse. Tu es une fille de ressource, toi, une bonne tête, en état de me comprendre et de m'aider. Me voilà dans une de ces situations critiques où il faut faire flèche de tout bois. Tu vas prendre ce panier de pêches de Du Roseray et un fiacre, l'un cachant bien l'autre. Sans t'inquiéter de rien, tu iras le porter chez un marchand de comestibles en vogue, mais vivement, comme une flèche lancée par l'arbalète. Tu prendras ce que l'homme t'en donnera, et tu reviendras sans broncher. Il y aura la pièce ronde pour toi.

Brigitte obéit héroïquement, sans rien dire.

Le hasard, qui se complet dans les complications, voulut que la camériste s'arrêtât sur le boulevard,

dans la boutique même d'où les pêches avaient été tirées.

— De la part de qui venez-vous ? demanda le marchand avec un sourire empreint d'ironie.

Brigitte prononça à demi-voix le nom de sa maîtresse.

— Ces pêches de Malte, ça n'a plus grande valeur, reprit l'industriel. Il en arrive chaque soir de pareilles par centaines. Combien en voulez-vous ?

— Combien en offrez-vous ?

— Deux cent cinquante francs.

— Donnez vite.

Pendant que cette scène se passait sur le boulevard, il s'en introduisait une autre dans le boudoir de Mariette. Depuis cinq minutes un visiteur s'était présenté.

— Ah ! vous voilà Ernest ? Il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

Celui-là n'était autre que le petit Ernest d'Urty, qui pour s'anoblir, suivant l'usage de nos nouvelles mœurs aristocratiques, s'était contenté de mettre une apostrophe entre les deux premières lettres de son nom. Jeune, riche, beau garçon, pourvu d'une instruction littéraire suffisante, on avait fait de lui un de ces petits papillons de la diplomatie, d'abord secrétaires pour rire, plus tard attachés de légation, qui se réveillent un matin ambassadeurs ou ministres, à l'ébahissement de toute l'Europe.

Mariette, qui n'avait pas d'ailleurs le cœur trop vulnérable, éprouvait pourtant un peu plus de tendresse pour ce nourrisson du boulevard des Capucines que pour aucun des nombreux soupirants qui la suivaient du théâtre chez elle et de chez elle au théâtre. Il était l'ami par excellence, l'homme aux bouquets, ce que les Italiens appellent le *patito*.

Aussitôt qu'il se fut débarrassé de sa canne et de son chapeau, il se mit naturellement à engager un dialogue sur les petites chroniques du jour, le thème obligé des oisifs. Mais Mariette donnait négligemment la réplique ; sa parole, contrairement à l'habitude, était embarrassée, trainante, presque triste.

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire, pensa le futur ambassadeur. Et, à haute voix : — Qu'avez-vous donc ce matin, la belle enfant ?

— Presque rien, un peu de migraine, un ennui. N'en parlons pas.

Ernest eut l'air d'obéir à cette injonction. Durant cinq minutes encore, il laissa traîner la conversation sur les mille et un objets insignifiants qui constituent l'histoire journalière des heureux du monde ; et, à la fin, prétextant le besoin où il était de conclure une affaire, il sortit, non sans avoir fait tomber aux pieds de la jeune femme une petite rose jaune du Japon qu'il portait à sa boutonnière.

— Mais c'est étrange, murmurait Mariette en jetant les yeux sur sa pendule, Brigitte ne revient pas !

Brigitte ne devait pas tarder à rentrer. On la vit bientôt reparaitre d'un air rayonnant.

— Combien t'a-t-on donné du panier ? lui demanda sa maîtresse.

Brigitte montra la somme.

— Deux cent cinquante francs ! reprit la danseuse du ton d'une perruche en colère ; ce n'est pas la moitié de ce qu'il me faut : j'aurais mieux fait de garder les pêches !

En même temps, se rappelant sa promesse, elle jetait un louis dans la main de la camériste.

II.

Brigitte allait se retirer.

— A propos, madame, dit-elle, vous ne devineriez jamais qui j'ai vu, à ma sortie, rôder autour du panier de pêches et le marchand?

— Belle question! Et comment veux-tu que je devine? Qui était-ce?

— M. Ernest d'Urty, l'attaché d'ambassade.

— Comment! il marchandait ces pêches?

— Il faisait mieux, il les achetait; je l'ai entendu dire au marchand: « Eh bien! je prends ce panier. N'y changeons rien, il est très bien comme il est. Seulement vous y ajouterez un bouquet de violettes.

— Ah! pensa Mariette dépitée, c'était pour cela sans doute qu'il sortait au bout de cinq minutes, ce

qui ne lui arrive jamais. Il achetait une corbeille, des primeurs, un bouquet, un cadeau, et pour qui, si ce n'est pour une autre femme?

Elle se lamentait sur ce fait en jetant autour de ses statuettes de petites phrases entrecoupées de soupirs, quand Brigitte reparut en poussant un bruyant éclat de rire.

— Qu'y a-t-il encore? demanda la danseuse.

— Pour le coup, l'aventure est trop comique!

Et montrant un paquet:

— Ces pêches que j'ai portées tout à l'heure chez le marchand et que M. Ernest d'Urty a rachetées, il vous les envoie par un commissionnaire. N'est-ce pas gai au possible?

— Tais-toi et laisse ce panier, lui dit la danseuse en la congédiant d'un geste.

PHILIBERT AUDEBRAND.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Le moment est venu, pour quiconque veut faire consciencieusement sa besogne de feuilletoniste, de relire les *Lettres à Emilie* et de méditer sérieusement le Dictionnaire de Chompré. La Mythologie revient décidément à la mode, et l'Olympe partage avec le bric-à-brac la faveur du monde élégant. *Pygmalion et Galatée*, *Deucalion et Pyrrha*, *l'Amour et Psyché*, autant de momies exhumées de la Fable, frottées, époussetées et remises à neuf pour le plus grand divertissement de la génération présente. Ce n'est pas que j'y trouve à redire, mais enfin j'aimais mieux, pour ma part, je l'avoue, l'éternel livret de M. Scribe, ce livret toujours nouveau, toujours le même, depuis la *Dame Blanche*, d'immortelle mémoire, jusques et y compris la *Sivère* et le *Domino noir*.

Au surplus, puisqu'il est de principe que le succès justifie tout, inclinons-nous devant les dieux et les demi-dieux du paganisme, puisque aussi bien M. Perrin leur doit trois succès coup sur coup.

Je renvoie les lecteurs curieux de faire connaissance avec le sujet de *l'Amour et Psyché*, à tous les traités de mythologie publiés avec ou sans garantie de l'Université. Personne n'ignore que Psyché fut cruellement punie d'un accès de curiosité, qui lui fit désirer de faire connaissance avec le visage de son mari. Il faut croire que c'était un grand crime, car l'histoire dit qu'elle en mourut. MM. Barbier et Michel Carré, moins rigoureux que Jupiter, se sont bornés à prononcer le divorce. Il est vrai qu'elle n'en réchappe que pour expirer à l'acte suivant en reconnaissant son époux sous les traits d'un berger phrygien, mais elle ne meurt que tout juste le temps de ressusciter sur une gloire et d'aller se remarier au ciel pour tout de bon.

En quatre mots, voilà le poème sur lequel M. Ambroise Thomas a répandu l'or et les perles de son génie lyrique. Peut-être le tort du compositeur est-il d'avoir trop fidèlement calqué ses inspirations musicales sur le texte même du sujet. Peut-être les accents de sa muse sont-ils trop savants, trop élevés, trop grandioses, pour des oreilles profanes, et ne produit-elle pas, sur un public peu fait aux subtilités de l'art, l'effet qu'elle devrait produire sur un auditoire de connaissances. Quoi qu'il en soit, si la salle est restée parfois un peu froide à des beautés qu'elle n'a pas comprises, la majeure partie des morceaux dont la musique se compose ont obtenu l'accueil le plus enthousiaste. Il faut

citer, entre autres, le duo d'Eros (l'Amour) et de Psyché, chanté avec une rare perfection par mesdames Ugalde et Lefèvre; le finale du premier acte, le chœur des nymphes rieuses, l'air de Psyché, les couplets de Mercure, la cavatine du Sommeil, et l'imprécation du troisième acte, où madame Ugalde est admirable.

La mise en scène est splendide, les costumes d'une fidélité parfaite et d'un luxe éblouissants. Enfin les trucs (il y a des trucs!) s'exécutent comme à la Porte-Saint-Martin. C'est tout dire.

Puisque nous voilà au théâtre de M. Marc Fournier, restons-y pour complimenter, ainsi qu'ils le méritent, auteur et directeur à l'occasion de la *Belle Gabrielle*, drame en cinq actes, tiré du beau roman de M. Auguste Maquet. On n'accusera personne de contrefaçon, car c'est M. Maquet qui s'est pillé lui-même, et il l'a fait avec une habileté, une adresse, un savoir-faire, bien dignes des applaudissements qui ont accueilli cette œuvre vraiment littéraire. La direction n'a rien épargné pour doubler, par l'éclat du spectacle, l'attrait de la représentation; et mademoiselle Page, ravissante sous les traits de la charmante et gracieuse héroïne, ajoute un élément de plus au succès populaire qui couronne le glorieux passé de l'habile et audacieux imprésario.

O vous qui venez de pleurer aux malheurs de la *Belle Gabrielle*, venez rire aux déceptions conjugales d'un *Homme qui a vécu*. Figurez-vous que ce Lovelace, tombé dans les pièges de l'hymen, ne voit partout que bouquets suspects, amants déguisés, ruses anticonjugales; tandis que le seul, le vrai danger, est dans la présence d'un amoureux nourri au foyer domestique, et qui prend tout au plus la peine de se cacher.

Ravel est ravissant de verve, d'entrain et de rouerie, dans ce rôle semé de chausse-trapes, où de moins exercés que lui n'eussent pas manqué de s'accrocher. — Auteurs: MM. Dumanoir et Lafargue.

Passerons-nous les ponts pour aller faire connaissance avec les *Gens de théâtre*? A quoi bon? La pièce, quoiqu'elle offre une photographie très fidèle et très amusante des coulisses et du foyer des acteurs, n'a obtenu qu'un succès contesté, plus que contesté. La raison? Elle a le défaut de ne pas être à sa place. Tant il est vrai que tout tableau a besoin, pour valoir son prix, d'être dans son jour et dans son cadre.

A. DE BRAGELONNE.

rive jamais. Il acheta sur
 bouquet, un cadon, et par
 ne autre femme?
 mentait sur ce fait en jant
 petites phrases extemporanées
 le report en posant sa
 -i- encore? demanda le duc
 le coup, l'aventure est trop
 un paquet:
 ches que j'ai portés tout à
 et que M. Ernest d'Ury
 oie par un commissionnaire.
 ble?
 moi et laisse ce panier, lui dit
 fiant d'un geste.
 PULVRE
 u prochain numéro.)
 PARIS.
 autres, le duo d'Éros d'Amour
 une rare perfection par ses
 male du premier acte, le duc
 de Psyché, les couplets de
 meil, et l'impression du
 lde est admirable.
 a scène est splendide, les costumes
 t d'un luxe éblouissant. Les
 y s'exécutoient comme à la
 vail au théâtre de N. L.
 ur complimenter, mais qu'il
 se à l'occasion de la B.
 t, tiré du beau roman de M.
 a personne de contrôler, et
 lui-même, et il a fait
 avoifaire, bien dignes de
 elle cette œuvre vraiment
 égarant pour doubler, par
 représentation; et m
 s traits de la charmante
 ment de plus au succès
 usé de l'habile et m
 i venez de pleurer
 nez riez aux di
 Figurez-vous que
 imen, ce vuit part
 iés, ruses ant
 er, est dans la
 astique, et qui



LE MONITEUR DE LA MODE.
 Paris, Rue Richelieu, 92

Coiffette de M^{me} Alexe Sadrague, Chapeau de la M^{me} Ste Corain, Plumes et fleurs des Gilman,
 fournisseur de S. M. l'Impératrice et breveté de S. M. la Reine d'Angleterre, Dentelles de G. Violard,
 Mouchoirs de Chaperon, Aubans et Papementerie d'Andoyer (à la Ville de Lyon), Parfums de Segraud, fournisseur
 de S. M. l'Impératrice et des cours étrangères, Cuivre de la M^{me} de Commission Espalle & C^{ie}

